

D'UN PAS LOURD ET HÉSITANT, le clochard marchait sur la passerelle des Arts en direction de la rive gauche. À trois heures du matin, le pont était presque désert. Une pleine lune de mai projetait sur les lattes du plancher la silhouette chancelante du promeneur. De part et d'autre, les treillis des garde-fous étaient surchargés de cadenas menaçant de les rompre, sortes de graffitis sentimentaux en trois dimensions accrochés par des foules ayant voulu laisser publiquement leur trace dure, comme pour conjurer l'anonymat de leur passage, et peut-être de leur existence. L'homme parvint à la culée d'extrémité sud et prit un escalier à sa gauche. Il descendit sur le quai et pénétra sous le tablier de la première arche. Là, il escalada péniblement un bloc de maçonnerie contrebutant la muraille sur plus d'un mètre de hauteur, s'assit et se mit à contempler les eaux de la Seine illuminées par les coulées d'argent des feux de la ville et de la nuit. Son costume, d'un grand faiseur

italien, était la relique usagée d'une ancienne splendeur ensevelie sous les déchirures, les brillances de la crasse, un désordre de fils témoignant de l'existence de boutons disparus. Les gerçures et la déformation de souliers noirs de luxe, où un lacet manquait, remplacé par une ficelle, suggéraient de longues marches errantes pour lesquelles ils n'avaient pas été conçus. Le visage mangé d'une barbe en buisson commençait à se boursoufler, cachant peu à peu son ancienne identité sous le masque coloré, universel et banal modelé par la rue et l'alcool. Les cheveux longs et gras, plaqués au crâne et aux tempes, venaient aggraver la saleté des cols de la chemise et de la veste. Il sortit d'une poche une grosse boîte d'allumettes, en retira un mégot qu'il alluma et se mit à fumer machinalement, le regard fixe. Un homme, venant du quai en aval, s'approcha et s'arrêta devant lui.

« Bonsoir, monsieur Richard Briand, dit-il. Une nuit parfaite pour la belle étoile. »

Le clochard lui jeta un coup d'œil vaguement hostile, cracha son mégot et se passa la langue sur les lèvres.

« Fait soif. Vous n'avez rien à boire ? Sinon, filez. C'est privé, ici. »

L'homme tira d'une de ses poches un flacon plat de vodka polonaise Zubrówka et le lui tendit. L'autre fit

descendre droit dans son gosier une bonne moitié du contenu. Son regard s'anima, comme si l'alcool lui avait rendu une partie de ses anciennes facultés.

« Qu'est-ce que vous foutez ici ? Une enquête sur la déchéance ? »

Le vouvoiement était un débris d'une excellente éducation, qui avait survécu à la chute.

« Vous m'avez reconnu ? dit l'autre. Vous vous souvenez de notre interview lorsque vous étiez le numéro deux de CIBEL ? »

– Intelligent, aimable et retors... Oui. Mais j'ai perdu votre nom et celui de votre canard.

– Pierrot Nassoulie. *Mondorama*.

– La feuille du progressisme pépère, ricana Briand. Bon, et alors, Pierrot ?

– Vous étiez un des banquiers les plus puissants de la planète. Après une conférence de presse qui a fait la une des journaux et un tollé dans les milieux financiers, vous avez disparu corps et biens. J'ai eu un mal de chien à vous retrouver. Vous pouvez m'expliquer ?

– Ça empeste le livre de journaliste, ça, Pierrot. Une crise scélérate mondiale, cinquante millions de victimes directes, sans compter la foule des collatérales : un article. La même crise, une victime : un livre. L'intensité de la tragédie est en raison inverse du nombre de ses

acteurs. On ne s'identifie pas à cinquante millions de victimes. À une, oui. Statistiques contre juteux drame humain. En termes de kilos de papier vendus, il n'y a pas à hésiter.»

Nassoulie eut un petit rire.

«Cynique, manipulateur, vif, éloquent... Brillant Briand ! Je vous reconnais aussi. Même si, physiquement, j'ai un peu de mal. Donc, disons une victime entre cinquante millions, vous. Un peu de chair dans les chiffres. Numéro deux de CIBEL, *Confidential Investment Banking for Enterprise and Leadership*, la plus grosse banque d'affaires de la planète, la bien nommée puisque, à défaut de s'écrire, elle se prononce comme la déesse-mère. Votre conférence, un an avant la crise mondiale. Je résume : dérégulation totale commencée avec Reagan et achevée avec Bush Junior, chaîne de titrisation exponentielle, emballement des créances pourries, des CDO, des *subprimes* et du levier ou rapport de ce qu'une banque peut emprunter et de ses fonds propres, levier qui passe de 3:1 à 33:1, colossale bulle financière... Votre conclusion : on va droit dans le mur, et ce n'est pas un mur localisé, Berlin, Israël ou même la Chine, mais un mur planétaire. Après un démenti vertueux et vibrant lancé par toutes les banques, les agences de notation et même les organismes d'État,

vosre disparition complète et instantanée. Puis la crise mondiale qui vous donne raison. Mais pas de réapparition. À mon tour de dire : et alors, Dicky ? »

Briand eut un rire long et bas.

« Pierrot, vous avez devant vous le puissant, ou l'ex-puissant, le plus merdeux de l'histoire humaine. Celui qui a fait passer ingénument, non, stupidement, l'intérêt de son entreprise et de ses clients avant le sien propre. Jouer les Cassandre au lieu de fermer les yeux et d'ouvrir ses poches... Mais quel con ! Jack Layman, le PDG de CIBEL, sans doute non pas "un des", mais "le plus" puissant de la planète, ne me l'a pas envoyé dire, après ma conférence : "Évidemment que le système va dans le mur. Mais pas nous. Tu m'entends, pauvre débile ? Pas nous ! CIBEL est un conglomérat systémique. Si elle coule, tout le monde coule, donc elle sera sauvée par l'argent public. Tu n'as jamais entendu parler de la privatisation des profits et de la socialisation des pertes ? Quand la bulle explosera, j'évalue les pertes de CIBEL à environ cent milliards de dollars. En attendant, je suis personnellement devenu milliardaire en quelques années. Tu pouvais en faire autant, mais il a fallu que tu ouvres ta grande gueule. Tu es mort, Richard, calciné. Pestiféré pour l'ensemble de la finance internationale. La vertu engendre des martyrs

et la stupidité des sanctions, ce qui revient à peu près au même.” Il y a eu procès en diffamation. Je l’ai perdu et j’ai tout perdu : viré, ruiné, déshonoré, abandonné, clochardisé. Depuis, je verse des larmes amères sur ma “vertueuse stupidité”. Ça n’est pas bon pour votre livre, ça, Pierrot. Les masses aiment les infortunes de la vertu, pas celles de la stupidité. Un héros qui persiste dans le malheur, ça fait monter les tirages. Pas un maladroit qui se renie dans la mouise. Je vous place dans l’alternative morale qui touche à la fois le scribouillard et son sujet, c’est-à-dire moi, mon petit Pierrot. Dire un mensonge fructueux ou une vérité ruineuse, une vérité qui m’a perdu. »

Et il se remet à rire, imité par Nassoulie.

« Je vais vous donner des éléments d’article, Pierrot, poursuit Briand. Pas de livre. Juste pour vous emmerder. Des éléments du monde très organisé qui a vu mon ascension et ma chute. Sans trémolos sur la férocité, l’exclusion, la ruine, le déclassement, la perte de l’abri, des choses, des êtres, de l’humain, la crasse, l’errance, l’alcool, la solitude. Bref, tout ce qui pourrait exciter voyeurisme et compassion, donc gonfler les ventes. Éléments de scénographie : des acteurs, des organismes, des chiffres, des faits. Un peu comme les *Exempla* de Voragine, à ceci près qu’ici ce sont

les bourreaux, et non les victimes, il y en a trop, qui sont nommés. Commençons par les soi-disant “scientifiques”, théoriciens de la dérégulation, universitaires dont l’inspiration se nourrit beaucoup des dollars des financiers : Larry Summers, de Harvard, conseiller d’un fonds en produits dérivés, ce qui lui rapporte vingt millions de dollars, secrétaire d’État au Trésor de Clinton tout au service des banquiers, fossoyeur ultime de la commission de régulation ; Martin Feldstein, de Harvard, qui gagne des millions en siégeant au conseil d’administration d’AIG ; Glenn Hubbard, de Columbia, qui arrondit ses fins de mois en siégeant au conseil d’administration de Met Life, Capwork et autres sociétés actrices de la bulle immobilière, conseiller économique du petit Bush et coauteur avec Dudley de Goldman-Sachs d’un article vantant les produits dérivés et la chaîne de titrisation ; Frederic Miskin, de Columbia, gouverneur de la Federal Reserve, qui a touché la forte somme de la chambre de commerce d’Islande pour écrire l’apologie d’un système financier qui a précisément mis toute l’Islande en faillite. Et bien d’autres, sans parler des petits génies mathématiques qui, démobilisés par la fin de la guerre froide, ont mis leur talent à calculer un accroissement exponentiel des revenus financiers et les procédures pour y parvenir.